

AU-DELÀ DE L'ILLUSION

Tome 1 : Les hommes en habit de lumière

Denis Grienenberger

Éditions ThoT
Thriller

Prologue
Vernet-les-Bains, dimanche 17 avril 1718

Douze cavaliers, armés de leurs épées, montaient vers la tour surplombant la vallée du Cady, qui prend sa source dans le massif pyrénéen du Canigou. Ils étaient tous sombrement vêtus, une large capuche leur couvrant la tête. Le sentier était raide et les chevaux peinaient sur les éboulis, soulevant la poussière et faisant jaillir des étincelles avec leurs fers. Il était 5 h du matin, les lueurs de l'aube commençaient à peine à pointer à l'est. La forêt dormait encore. Pas un bruit.

L'homme de tête fit un signe du bras sans se retourner et arrêta sa monture. Les autres l'imitèrent. D'un geste vers le sol, il signifia qu'ils allaient continuer à pied. Le chemin s'enfonçait à présent dans une partie de la forêt si dense qu'il devenait impossible de chevaucher entre les pins.

Ils ne se trouvaient plus qu'à une lieue de leur but : la tour de guet. Comme tout le territoire environnant, celle-ci dépendait de L'abbaye de Saint-Martin-du-Canigou depuis le début du millénaire. Le prieuré avait été fondé avant l'an mille par le comte Guifred de Conflent ; l'un des cavaliers comptait parmi ses lointains descendants.

Ils débouchèrent sur une vaste clairière, la tour en son centre. Arrivé au pied du bâtiment, l'un des hommes se saisit d'une corde qu'il tendit entre deux arbres à hauteur de hanche. Ils y attachèrent leurs chevaux.

Sans tarder, le groupe passa à l'arrière de l'imposant édifice ; leur guide frappa un coup bref, deux autres rapides, et enfin, après une pause plus longue, un dernier.

La porte métallique massive s'ouvrit de l'intérieur. Un homme vêtu de noir les fit entrer. Ils descendirent sur leur gauche l'escalier qui menait à une vaste salle voûtée, ronde, d'une quinzaine de mètres de diamètre, à peine éclairée par huit torches accrochées au mur. Au centre, en contre-bas, une fosse elle aussi circulaire, creusée à même le sol, ressemblait à un bassin vide.

Ils étaient tous dans la force de l'âge : la quarantaine, forts et mûrs, des hommes décidés, habitués à commander. À leurs habits, on distinguait pourtant une différence d'origine : certains portaient des tenues très simples, mais propres, d'autres plus richement décorées, réalisées dans des étoffes rares. Pourtant, le groupe semblait harmonieux, malgré ces différences. Ces hommes avaient visiblement un but commun et se connaissaient.

Ils se dévêtirent totalement, ôtant jusqu'à leurs colliers et bijoux, pour mettre de grandes robes de toile claire, que l'homme qui les avait accueillis leur avait apportées. Ce dernier ramassa leurs habits et les monta au rez-de-chaussée.

En partant, il referma la lourde porte de chêne, bardée de ferrures anciennes, qui protégeait la cave, laissant les douze hommes seuls, dans le silence. À l'invitation muette de leur maître, qui leur montra la fosse, ils descendirent à l'intérieur du cercle. Seul le léger crépitement des torches troublait le profond silence.

Le meneur du groupe prit la parole :

— Mes frères, nous sommes réunis en ces lieux parce que vous avez tous gravi les échelons de notre société. Il est temps à présent de vous en révéler l'ultime étape, qui n'est qu'un commencement.

Le maître de cérémonie s'empara d'une corde, la déroula le long du muret en passant derrière chacun des onze hommes, et en noua les extrémités afin de fermer le cercle.

— Veuillez, je vous prie, vous recueillir.

Il resta silencieux un long moment ; puis il reprit la parole :

— Je vais à présent vous conduire à mes dirigeants. En effet, vous-mêmes êtes des maîtres dans ce monde, mais la récompense que vous avez si durement acquise, c'est de redevenir... des élèves.

Aucun d'eux ne répondit, mais leurs regards se croisaient et en disaient long sur leur perplexité. Quelle nouvelle épreuve leur réservait leur maître maçon ? Ils avaient franchi tous les degrés initiatiques au fil des ans ; ils se trouvaient au niveau ultime, le 33^e, et leur maître leur annonçait qu'ils allaient redevenir des élèves !

Ce dernier fit quelques rapides gestes en avant. L'air se mit à vibrer comme si une chaleur intense avait envahi le cercle. Ils se regardèrent encore plus surpris, devinrent translucides et tous, ainsi que la corde qui les entourait, disparurent d'un petit bruit sec qui résonna dans la pièce vide, éclairée par les torches.

Sous la poussière
Strasbourg, vendredi 2 décembre 2005

— Oui, ceux que j’ai déjà eu l’occasion de lire sont excellents ! assurait une jolie cliente à qui je donnais vingt-cinq ans, grande, brune, les cheveux très courts, habillée très simplement.

Elle me rappelait Cécile de France dans *l’Auberge espagnole*. Le vendeur de la librairie *Poussière de livre* – qui était plus moderne que poussiéreuse – discutait avec elle d’Éric-Emmanuel Schmitt, un de mes auteurs favoris. Je me disais que j’aurais pu intervenir et ajouter mon grain de sel... et accessoirement tenter ma chance auprès de la jolie brune. Mais bon, s’immiscer dans une discussion de but en blanc aurait semblé bizarre.

Je fantasmai, me disant que je pourrais la rattraper en sortant et lui adresser la parole sur ce thème, mais je savais au fond de moi que ce n’était pas « mon style ». Probablement une façon de trouver un prétexte à ma timidité...

Après avoir longuement rêvé et hésité à quitter la librairie pour la suivre, je replongeai dans les rayons avec un soupir résigné. Je n’étais vraiment pas d’un naturel spontané.

C’était un magnifique vendredi superbement ensoleillé, le 2 décembre 2005. J’avais choisi d’aller faire un peu de shopping au centre-ville de Strasbourg, après avoir réussi à quitter le bureau, peu

après 16 h. Je décidai de me rendre chez mon bouquiniste habituel, dans une ruelle adjacente à la cathédrale.

Tout le quartier, déjà décoré en vue des fêtes, se remplissait de touristes venus visiter le fameux marché de Noël. Je n'avais aucune chance de pouvoir me déplacer à vélo et devais le pousser dans la foule. Il n'y avait qu'au printemps et en automne que je pouvais circuler plus ou moins bien autour de la cathédrale.

Cela faisait quelques années que je me documentais sur l'ésotérisme, que je pratiquais en solitaire le yoga, la manipulation d'énergies à laquelle je ne croyais pas beaucoup au départ, mais dont j'étais à présent fermement convaincu.

À trente-cinq ans, autodidacte je pouvais dire que je savais obtenir quelques effets et sensations pour le moins inhabituels, et ce, sans aucune substance hallucinogène ! J'en parlais de temps en temps à quelques amis, mais cela n'allait pas beaucoup plus loin : mon côté introverti me poussait le plus souvent à garder mes impressions pour moi.

Sur un plan affectif, je n'étais pas un célibataire endurci, mais au bout de quelques ruptures, j'avais appris à ne pas « m'engager » trop vite. Ma dernière amie m'avait quitté six mois auparavant, et à part quelques relations occasionnelles (en ville c'est quand même beaucoup plus facile !) je n'avais personne dans ma vie.

Sur le plan professionnel, mon métier de contrôleur de gestion dans un grand groupe financier ne me permettait guère d'aborder des thèmes tels que l'ésotérisme, et j'avais de ce fait tracé une frontière entre mes vies spirituelle, professionnelle, familiale et privée.

Quant à mes passe-temps, je pratiquais beaucoup de sport : vélo de course (presque tous les week-ends) et montagne. Je faisais partie du Club alpin depuis mes 23 ans. Tous les étés, je gravissais plusieurs sommets en Suisse et dans les Alpes françaises, et faisais de même l'hiver en ski de randonnée.

Je m'apprêtais donc à passer en caisse et quitter la librairie (toujours avec le secret espoir de revoir la brune de tout à l'heure !), lorsque je remarquai ce petit fascicule coincé et légèrement plié dans une étagère bourrée à craquer. N'aimant pas voir un livre abîmé, je voulais

simplement le remettre en place et, bien entendu, j'y jetai un rapide coup d'œil. La couverture était recouverte de papier kraft. Le scotch qui le maintenait avait jauni et son état contrastait avec les autres livres. Je l'ouvris et lus le titre : *De l'autre côté de l'illusion*.

Les premières sentences avertissaient le lecteur : « votre vie va changer », « vous n'imaginez pas l'impact qu'auront ces lignes sur votre destinée si vous prenez la décision de poursuivre votre lecture », etc. Pour couronner le tout, le livre mettait l'accent sur la responsabilité qu'aurait le lecteur en s'engageant plus avant. Je trouvais cette introduction bien étrange. Est-ce que le but était d'éveiller la curiosité ou de rebuter ? Si le prix n'avait pas été aussi bas (2 euros), je l'aurais probablement laissé sur l'étagère. Mais je le mis avec le reste de la pile des livres que j'allais acheter.

Je flânai encore un peu dans les rues, en quête de pain et de quelques provisions, et je rentrai chez moi, avec mon sac à dos lesté de livres, ajoutés à mon ordinateur portable et à un sachet en plastique qui menaçait à tout moment de se rompre.

L'appartement mansardé que j'habitais se situait au cinquième étage. La vue était magnifique, mais j'avais très vite appris à marcher lentement, pour ne pas arriver hors d'haleine au « sommet », comme lors de mes courses de haute montagne où le guide nous conseillait de ralentir, « pour ménager la monture et aller loin ». À chaque fois, je me promettais d'emmener un sac plus solide pour mes courses, et à chaque fois je l'oubliais, et j'étais obligé de passer le sachet d'une main à l'autre à mi-parcours, tant il me sciait les doigts. Mais dès que j'ouvrais l'antique porte en chêne de mon appartement au dernier étage de cette vieille maison à colombage du XVI^e siècle, je me disais que je faisais partie des privilégiés de cette ville.

J'avais trouvé cet appartement sept ans auparavant. La propriétaire, une vieille dame de 84 ans à l'époque, Mme Steinmetz, m'en demandait un loyer dérisoire. J'avais compris dès le début qu'elle ne cherchait pas à gagner beaucoup d'argent, mais qu'elle était en quête d'une compagne.

Nous avons sympathisé dès sa première visite, quelques semaines après mon emménagement dans ces lieux chargés d'histoire. Je me rappelle encore ma surprise lorsque je vis la vieille dame devant ma

porte, un samedi après-midi. Elle avait pris le risque de grimper les cinq étages sans même savoir si j'étais chez moi ! Ce fut avec un sourire et un regard pétillant qu'elle me souhaita le bonjour et me proposa de partager quelques chocolats qu'elle venait d'acheter dans une confiserie.

Je réalisais qu'elle était encore en grande forme pour son âge et qu'elle faisait de longues promenades quotidiennes pour ne pas rester cloîtrée dans sa maison de retraite. Elle n'avait pas du tout le look d'une vieille dame. On lui donnait la soixantaine plutôt que ses 84 ans ! Elle s'habillait de façon moderne, en pantalon et chaussures de marche, toute menue, portant ses affaires dans un petit sac à dos *Mammut*.

C'était la première chose qui m'était venue à l'esprit pour engager la conversation : son sac à dos, d'une des meilleures marques de matériel de montagne, un fabricant suisse, bien entendu, que j'appréciais tout particulièrement.

J'appris qu'elle s'était mise à la randonnée et aux courses de haute montagne avec son mari, après la guerre. Celui-ci avait survécu au camp des Malgré-nous à Tambov (Russie) et à son retour, ils se mirent ensemble à explorer les montagnes suisses dont il avait eu un aperçu à la fin la guerre, lors de son long voyage depuis la Russie. Nous avions de nombreux sommets en commun à notre actif, à seulement quarante ou cinquante ans d'intervalle.

Lors de sa deuxième visite, un mois plus tard, elle me montra ses cartes topographiques des années cinquante. Elles étaient incroyables. Que ceux qui veulent encore nier le changement climatique se procurent ces vieilles cartes ! Sur les massifs montagneux des Alpes, on ne voyait que du blanc, dans les zones où actuellement la rocaille prédomine. Les glaciers recouvraient tout ! C'était impressionnant. Nombre de sommets, beaucoup plus faciles d'accès, étaient le but de simples randonnées glaciaires alors que maintenant, pour y parvenir il faut tout d'abord escalader les parois polies par les glaciers à présent fondus, et ensuite s'attaquer à des arêtes rocheuses rendues instables par le manque de glace.

Au bout d'un an, à raison d'une visite mensuelle, nous étions devenus de véritables amis. Je me disais même que j'aurais aimé trouver une telle âme sœur dans ma tranche d'âge. Je lui faisais d'ailleurs souvent le

compliment, lui déclarant que j'étais né cinquante ans trop tard, ou elle cinquante ans trop tôt ! Elle me traitait de vil flatteur, et moi je protestais, bien entendu, de ma bonne foi.

L'année de ses 89 ans, en mai 2003, nous étions attablés au café *Déclinaison chocolat bar* (nos rencontres se faisaient toujours sous le signe du chocolat !), dans la rue du Fossé-des-Tailleurs, entre la place Gutenberg et la cathédrale. Elle n'hésita pas longtemps. Je sentis qu'elle avait quelque chose d'important à me dire. À peine la serveuse s'était-elle éloignée qu'elle m'apprit qu'elle avait un cancer du poumon, elle qui n'avait jamais fumé ! Elle m'informa rapidement de sa décision de ne pas se faire soigner et, d'après les médecins, elle en avait encore pour quelques mois, tout au plus jusqu'à la fin de l'année.

J'allais lui prodiguer quelques banalités rassurantes du style « vous êtes une force de la nature, vous allez tous nous enterrer », mais elle ne me laissa pas même ouvrir la bouche. D'un geste de la main, elle m'intima le silence, et me dit :

— Marc, je n'ai aucune intention de mourir à petit feu dans un hôpital. Je n'ai aucun goût pour la souffrance, je ne veux pas de chimio, ni d'opération, d'autant plus que mes chances de guérison sont très très faibles. Je n'ai pas d'enfants : mon mari et moi n'avons jamais pu en avoir. Je suis fille unique et je n'ai pas d'héritiers. Je vous demande donc de m'accompagner vendredi prochain chez le notaire, pour signer le testament que j'ai fait rédiger en votre faveur. Je vous lègue l'appartement que vous occupez, ainsi qu'un terrain avec une vieille ferme dans les Vosges, dans la région de Wasselonne.

Je restai silencieux. La première chose qui me vint à l'esprit fut que j'allais perdre une amie. Cette chère Mme Steinmetz (que j'appelais Nicole depuis quelques mois) allait disparaître de ma vie ! Mes propres grands-parents étaient partis alors que j'étais encore tout jeune, je n'en conservais donc qu'un vague souvenir. Nicole était devenue ma grand-mère et une amie. Et voilà qu'elle m'annonçait sa disparition prochaine !

Ce jour-là, nous ne parlâmes pas beaucoup. Je lui tenais une main, cette vieille main toute fine, qui resterait gravée dans mon esprit pour toujours, si fragile et si forte à la fois, couverte de taches de vieillesse. Elle disait que c'étaient ses taches de rousseur qui avaient migré dans

ses mains. Nous buvions notre thé et dégustions nos chocolats dans le silence, et pourtant nos regards étaient pleins de chaleur. Aurait-elle eu quelques années de moins, je crois que j'aurais été vraiment amoureux d'elle.

Avant que je prenne congé d'elle, elle insista encore une fois :

— Marc, je vous en prie, faites-moi plaisir, dites-moi oui. Et venez signer les documents avec moi, vendredi.

Je la regardai longuement et lui soufflai simplement : « oui ». Paradoxalement, ce fut elle qui me remercia. Un soulagement visible se lisait sur son visage, comme si elle avait accompli sa dernière tâche.

Je la raccompagnai un peu, mais comme à son habitude, elle ne voulait pas que j'aille avec elle jusqu'à sa maison de retraite, un demi-kilomètre plus loin. « Ce n'est pas un endroit pour les jeunes », disait-elle. Ce fut ainsi que Nicole me légua son appartement, et je passais du stade de locataire à celui de propriétaire sans dépenser un centime !

Elle me transmit également sa petite ferme dans les Vosges, qui se révéla être un magnifique édifice de pierre de 200 carrés habitables, parfaitement entretenue par une famille du village de Wasselonne, Pierre et Élise Schmitt. J'appris par eux que Nicole y séjournait souvent l'été, mais les dix mois restants, la maison était vide, régulièrement nettoyée et aérée par ce couple de jeunes retraités. Leurs parents décédés étaient amis avec Nicole et son mari.

Elle me légua non seulement ces deux biens, mais également une somme rondelette, qui me permettrait de régler les taxes liées à la succession sans rien devoir mettre en vente.

Enfin, le fait ne plus payer le loyer me donnait la possibilité de prendre totalement en charge l'entretien de ma ferme des Vosges à Wangenbourg-Engenthal, surnommée « la Suisse d'Alsace ». L'habitation se nichait dans un écrin de verdure, à 905 mètres d'altitude, proche du Schneeberg (mont des Neiges), point culminant de la commune, du haut de ses 961 mètres.

J'étais comblé par ce dernier cadeau de Nicole. J'allais pouvoir passer mon temps en pleine nature, à me balader au milieu de ces vallons, de tous ces châteaux anciens, et de ces cascades bien utiles quand le soleil taperait trop fort. Elle m'avait offert ce petit coin de paradis à 40 kilomètres à peine de la ville où je travaillais.

Comme d'habitude, je mis l'ensemble des livres sur l'étagère des lectures programmées, dans mon salon. Ils constituaient ma « réserve ». J'en avais toujours au minimum une dizaine en cours, et suivant mes humeurs, mes envies et la qualité du livre, je finissais l'un avant l'autre, indépendamment du moment où j'en avais commencé la lecture.

Et comme je suis un grand lecteur, une fois lus, mes livres atterrisaient dans un carton, avant de rejoindre ceux de la cave (qui commençait à se faire bien petite !). Seuls les chefs-d'œuvre prenaient place sur une deuxième étagère : celle des « livres lus et à conseiller », cette fois-ci dans mon bureau.

Mon F4, rue du Puits, à cinq minutes à pied à l'ouest de la cathédrale, était tout en longueur, d'une belle surface, encore augmentée de nombreux placards et rangements situés sous les rampants.

Mon appartement se présentait ainsi : au nord, l'entrée ; puis la cuisine, en hêtre clair et en granit, aménagée de façon contemporaine, avec une petite table dans le prolongement du plan de travail où je prenais tous mes repas de célibataire ; ensuite, la salle à manger, où trônaient une chaîne NAD équipée de haut-parleurs B&W (acquisition que j'avais effectuée grâce à ma première prime professionnelle, dix ans plus tôt) et une vieille platine CD Marantz, un bijou de classe A, que j'avais trouvée d'occasion, le modèle neuf valait le prix d'une petite voiture ! Un fauteuil, un canapé-lit, une télé dont je ne me servais presque jamais, sauf pour regarder quelques DVD quand j'étais trop flemmard pour aller au cinéma. La déco pouvait sembler assez rudimentaire : seule une cloison restait disponible : j'y avais accroché des photos de montagne ramenées de mes différentes courses en Suisse. Au sol, un épais tapis blanc contrastait avec le vieux parquet en chêne sombre, de la même teinte que les massives poutres pluricentennaires apparentes. Dans les rampants, des livres, et encore des livres, ma passion.

De l'autre côté du couloir, mon bureau, dont une cloison était couverte d'étagères, elles aussi remplies de livres, un canapé pliable permettait d'en faire une chambre d'amis ; j'y avais installé un plan de travail sur tréteaux, encombré de papiers au milieu desquels émergeait un iMac 20^e.

Au bout de l'appartement, ma chambre, toute sobre, une armoire à portes coulissantes en miroir, un lit, et en guise de tables de chevet, de simples cubes en bois, encombrés bien évidemment de livres.

Le souvenir de la dernière lettre de Nicole, qui m'avait été transmise par l'intermédiaire de son notaire, quelques jours après son décès, était encore très vif. Je l'avais reçue avec tous les documents officiels que je devais signer pour devenir définitivement propriétaire des lieux. Les formulaires étaient accompagnés d'une longue et émouvante missive.

Elle me déclarait en substance : « J'espère, mon cher Marc, que vous signerez ces papiers et que vous ferez bon usage de ces quelques biens qui me restaient sur cette Terre... », et pour finir elle me témoignait sa reconnaissance et me disait adieu : « Enfin, je vous remercie pour ces dernières années que nous avons passées ensemble. Je me permets d'écrire « ensemble », car nos rencontres mensuelles ont été placées sous le signe d'une telle complicité et d'une telle richesse, qu'elles ont rempli le mois qui nous séparait de la rencontre suivante. C'est à un ami que je dis adieu, et qui sait, peut-être au revoir dans une autre vie ? »

J'avais pleuré tout l'après-midi, chez moi. Je passais de la crise de larmes au rire, je n'arrivais plus à contrôler mes émotions. Elle m'avait interdit d'aller la voir à l'hôpital, et je la soupçonnais d'avoir fait procéder à une euthanasie afin de couper court à trop de souffrance.

Batiste de Cambray
Cantaing-sur-Escaut, jeudi 12 septembre 1275

Batiste chevauchait à toute allure à côté de son frère Pierre vers Cantaing-sur-Escaut, petit village situé à un peu plus d'une lieue au sud-ouest de Cambrai. Pierre était venu frapper à sa porte avant que ne retentît l'angélus, tôt le matin. Il avait enfourché son cheval avant l'aube pour ramener son frère au chevet de leur mère mourante. Elle avait voulu absolument lui parler avant de rendre son dernier soupir.

Les deux hommes dans la force de l'âge, 33 ans et 37 pour Batiste, se suivaient au grand galop. Le trajet leur prendrait moins d'une heure à allure soutenue, mais ils se concentraient sur le chemin trempé et rendu dangereux par la dernière averse. Ils n'avaient aucune envie de parler, plongés dans leurs pensées devant la gravité de la situation. Leur mère, si forte, elle qui avait toujours su les nourrir, les élever et les aimer, allait quitter ce monde : c'était encore inconcevable pour Batiste.

Elle avait atteint l'âge respectable de 72 ans, malgré sa dure vie de labeur dans les champs, et dans la cave de la maison, où elle filait du lin lorsque la fin de la saison des travaux extérieurs lui en laissait le loisir.

Son frère lui avait appris que cela faisait quelques semaines qu'elle s'arrêtait au milieu de ses occupations, pour presser sa main sur son bas-ventre. Un mal violent la rongait de l'intérieur. Mais elle ne s'en

était jamais plainte. À présent, après trois jours sans arriver à se lever et des nuits de fièvre violente, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Les derniers sacrements lui avaient été octroyés la veille au soir, mais elle s'accrochait à la vie, car elle voulait revoir ses six enfants à son chevet avant de quitter ce monde.

Il était presque 8 h lorsque les deux hommes, entourés d'un nuage de poussière, arrivèrent dans la cour de la ferme familiale, un peu à l'écart de la rue principale du tout petit hameau, sur la route qui menait à Noyelles-sur-Escaut.

De grands peupliers entouraient la ferme et la protégeaient du vent. La famille de Batiste, guère riche, possédait néanmoins une belle surface de terrain autour du village, et ils en avaient bien vécu. Leur père, décédé dix ans plus tôt, tué net par le coup de sabot d'un taureau un peu trop excité, avait travaillé dur pour eux dans cette ferme. Quatre des enfants y étaient restés, alors que Batiste et son frère étaient allés trouver du travail à la « ville » de Cambrai. Tous deux s'étaient établis dans le tissage du lin, et la qualité de leurs tissus avait commencé à faire leur renommée.

Les deux hommes furent accueillis par leur sœur aînée, Marie, alertée par les aboiements des chiens. Après une brève accolade empreinte de gravité, ils la suivirent, sans un mot, au premier étage de la maison, dans la chambre de la mourante.

À la demande de leur mère, les deux fenêtres d'angle de la pièce demeuraient grandes ouvertes, baignant l'espace de lumière, contre toute tradition : « Je veux mourir en plein jour, en voyant le soleil, entourée de mes enfants », avait-elle exigé la veille.

Il faisait déjà beau et chaud en ce 12 septembre 1275. Les récoltes étaient bonnes et le rouissage du lin tirait à sa fin. Le teillage allait pouvoir commencer : les tiges de lin seraient enfin séparées de la fibre. Puis viendrait le peignage, ou seconde transformation du lin : les faisceaux de fibre seraient divisés et parallélisés. C'étaient leurs parents qui leur avaient enseigné ces secrets de fabrication. Ceux qui étaient restés à la ferme continuaient la production, alors que Pierre et Batiste assuraient la transformation et la vente.

Leur mère avait convaincu le père de les envoyer en apprentissage à Cambrai, privant ainsi la ferme d'une précieuse main-d'œuvre, au début, mais favorisant par la suite un essor inespéré. Ils étaient passés du statut de simples producteurs à celui de mulquiniens : ceux qui produisaient les précieuses toiles de lin fin.

— Mère, dit Marie, en s'approchant doucement de la vieille dame alitée, tous vos enfants sont là, Pierre et Batiste également.

Les six héritiers entouraient à distance le lit de la mourante. *Elle a l'air si fragile, si mince, si petite*, se dit Batiste, se remémorant la femme forte, qui ne souffrait aucune désobéissance, mais qui récompensait sa progéniture d'un amour sans limites.

Elle ouvrit lentement les yeux et sourit faiblement en voyant ses six enfants réunis à son chevet.

— Pierre, Batiste, approchez-vous, dit-elle en leur tendant à chacun une main. Ma fin est proche, je le sens. J'ai lutté, mais le Seigneur va me rappeler auprès de lui. J'ai fait un rêve, cette nuit, où je voyais une lumière au bout d'un couloir sombre. Je sais que c'est là-bas que je vais bientôt me rendre. Mais avant, j'ai quelque chose à vous dire. Il s'agit d'un secret de fabrication du lin que je veux vous confier. Notre ferme est prospère et les corporations de mulquiniens de Cambrai vous ont acceptés en leur sein. À présent, il est temps pour vous de dépasser cela. Il y a plus de trente ans, votre père était descendu à la cave, portant un pot de terre rempli de braises. Il disait qu'il ne voulait pas me voir me ruiner la santé dans cette froideur humide. J'avais bien entendu répliqué que s'il se mettait à chauffer la pièce où je travaillais, la qualité du tissu que j'allais produire allait diminuer. Vous savez bien que la fibre devient plus cassante quand il fait chaud...

Elle haleta et reprit son souffle :

— Donnez-moi à boire.

Elle transpirait à présent de plus belle, le visage livide, les yeux enfoncés dans leurs orbites...

— Votre père apporta ensuite des galets qu'il avait placés dans le feu, et il les arrosa ; cela produisit une vapeur qui remplit rapidement le sous-sol. Je continuai à travailler dans une cave chaude, mais très humide, et à notre grande surprise, je pus filer un lin très fin, beaucoup plus fin

que ce qui était possible jusque-là. La fibre devint plus souple mais pas cassante. De même, au tissage, je pus produire un linon beaucoup plus fin. Regardez dans le tiroir de l'armoire, dit-elle en montrant le meuble. Prenez la pièce de tissu qui se trouve tout en dessous de la pile de draps.

Ce fut Batiste qui sortit le morceau de tissu précieux, le déplia, émerveillé par sa qualité. Il était extrêmement fin, comme les feuilles d'or qu'utilisent les artisans pour dorer les statues des saints dans les églises, et pourtant étonnamment solide.

— Je vois que tu as compris l'importance de cette découverte. Cette pièce a une très grande valeur, et vous allez pouvoir en produire d'autres. Cela provoquera de la jalousie et de l'envie, mais vous maîtriserez tout cela. Adieu mes enfants, dit-elle en écarquillant les yeux...

Son visage s'apaisa, exprimant un grand soulagement, et un léger sourire se figea pour l'éternité sur sa face ; au même instant, toute tension abandonna son corps, d'un coup : elle venait de quitter ce monde.

Un magnifique papillon orange et noir traversa la pièce, virevolta quelques instants au-dessus de la dépouille, et ressortit par l'autre fenêtre, semblant accompagner l'âme de la défunte.

Le frère cadet et la sœur cadette sanglotèrent ; tous ressentiaient une grande tristesse. Marie ferma encore les yeux de sa mère et se mit à genoux à son chevet pour prier.

Les deux frères aînés quittèrent la chambre, Batiste tenant le lin précieux dans sa main. Les deux hommes s'assirent sur le banc à côté de la porte d'entrée, le regard dans le vide. Ils étaient à un tournant de leur vie, leur mère leur avait légué un trésor, ils allaient devoir s'en montrer dignes.

Des années plus tard, c'est sous le nom de « Batiste de Cambrai » que furent produits ces linons (pièces de tissus) d'une finesse jusqu'alors inégalée. Cela fit la richesse de la famille de Batiste, et la renommée de ses étoffes traversa les siècles. Ses pièces de lin étaient d'une telle qualité qu'elles devinrent une monnaie d'échange détrônant même l'or au cours de certaines demandes de rançon...

Préparatifs
Strasbourg, dimanche 16 avril 2006

Quelques mois après mon passage chez le bouquiniste, un dimanche soir, le 16 avril 2006, en piochant dans ma réserve de livres, je retrouvai fortuitement ce petit cahier, qui semblait vraiment insignifiant avec le papier kraft qui le recouvrait...